

Andy Vérol

Un noir désir
Bertrand Cantat

scali

20080179

© Éditions Scali, 2008 – Première édition
80, rue du Faubourg-Saint-Denis
75010 Paris
www.scali.net
ISBN 978-2-35012-231-1

*À Virginie, ma ligne de vie... sans qui je...
Et à Nicolas, sans qui je... aussi.*

*On n'écrit pas parce qu'on a quelque chose à dire
mais parce qu'on a envie de dire quelque chose.*

Ébauches de vertige,
E.M. Cioran. 1979.

AVANT-PROPOS

J'ai toujours eu l'impression de n'être qu'un sale petit con juste bon à faire le malin, ici, là, dans les mouvements vraiment underground, histoire de dire que j'y suis et qu'eux, entend la majorité, n'y seront jamais.

Je sais que tu es interdit par cette première phrase, mais fais un effort, une seconde, je vais tracer un sillon, celui qui rendra à tous les « écouteux » de Noir Désir, un semblant de dignité. Je suis comme toi, esseulé, un peu naze, bien incapable de porter le moindre avis. Toi et moi avons envie d'y faire un tour chez eux, ces quatre mecs de Bordeaux... Bordeaux, cette ville, j'ai assez peu de choses à en dire.

Mais puisqu'il s'agit de commencer quelque part, je vais introduire cette jolie tambouille sur l'un des plus grands groupes de rock authentique français de ces vingt dernières années... Excessif. Oui, je suis toujours dans un excès et une arrogance ostentatoires concernant mon avis sur la « zic »...

C'est en 1991 que j'ai « vécu » ma première et unique expérience physique avec un groupe de quatre p'tits

mecs menés par un « beau gosse », (disent toujours ça les filles), qui de fait, n'avait de cesse, en sensuel qu'il était, de piquer toutes les filles avec qui l'on essayait de sortir, nous les keupons trop stylés, trop puants, trop vulgaires, trop jeunes aussi.

Du haut de mes dix-huit années tapées à la Jenlain, à la Valstar (pour parader alcoolisés comme les vrais punks des années 1970) sans super-star, toussant des clopes avec filtre, j'étais allé au Festival de Rock du Val-d'Oise avec mon meilleur ami Nico.

Nous avions plutôt des têtes d'insolents et des looks que nous imaginions « underground ». Nous étions, en fait, à la fin d'une époque, celle qui avait vu l'avènement d'un mouvement alternatif en France. Près de quinze ans après l'émergence d'un courant punk hyperactif, les groupes, labels, les collectivités investissaient dans des festivals devenus rentables et populaires.

Il nous était impossible donc, en tant que « gros durs » de la cour de récréation du lycée de Cergy, de ne pas assister au plus grand événement du département depuis... toujours.

Le hall Saint-Martin est un espace gigantesque pouvant accueillir plusieurs milliers de personnes à la fois. Je n'ai plus souvenir des organisateurs de l'événement, et je n'ai même plus en tête tous les groupes programmés sur ces deux journées exceptionnelles.

Nico et moi étions allés acheter un pack de bières. Marina, sa copine punk de l'époque, nous avait rejoints. Cette fille, c'était la pure, la dure. Un look destroy, des

piercings (ça faisait encore mauvais genre à l'époque), des cheveux courts roux, d'une gentillesse incroyable mais complètement déjantée... Vraiment déjantée. Je me demandais souvent ce que Nico lui trouvait à cette fille... Qu'est-ce qu'on est naïf lorsqu'on est marmot...

Après nous être fait dépouiller de notre pack de bières par une bande de punks « cool » (Ils étaient plus ivres que révoltés) squattant devant l'entrée, nous sommes allés nous fondre dans ce hall impersonnel, d'un gris béton pathétique, une sonorisation infecte et un air vicié par la poussière de béton.

J'étais content d'être là. Nico s'est très vite éclipsé dans la foule avec sa « dulcinée ». La bière n'était pas chère et un Irlandais rouquin, les dents noires en chicots odorants, fumant Gitane après Gitane s'était pris d'amitié pour moi. Je ne comprenais quasiment rien à son anglais postillonné, mais je le trouvais humain, et très convivial. Un vieux de la vieille, un punk des années 1970 d'après ce que je comprenais de son parcours...

Les concerts ne resteront pas mémorables et pourtant, en fan futile de la scène dite alternative, j'étais venu me prendre des rasades de Satellites. Leur morceau « Les Américains » était une sorte de tube du moment, dans le mouvement... Mélodique, sans grande profondeur, et sans intérêt, leur musique devint imbuvable en live...

Finalement avec mon Irlandais à l'haleine revêche et le futsal tombant juste sous la limite du slip, je n'avais pas grand-chose à attendre de mieux qu'une ambiance de pub, juste avant la fermeture. J'étais moins déçu que

ce que j'aurais pu l'être aujourd'hui, simplement parce que j'avais dix-huit ans, que tout est beau, tout neuf, qu'on a souvent l'impression de vivre un tel événement comme s'il n'y avait jamais eu d'équivalent, auparavant.

Secrètement, en « keupon » en culotte courte, j'étais tout de même impatient de voir les Noirdez. Pas certain que je ressentais les mêmes choses qu'une jeune fille en fleur qui se rue aveuglément à un concert de navets allemands actuels, mais je n'en n'étais pas si loin. Comme tout petit mec blanc chargé aux copies-cassettes de toutes sortes, j'étais le fruit de ce début des années quatre-vingt dix. Les Majors triomphaient du marché, les labels indépendants crevaient ou se faisaient bouffer par ces mêmes Majors. Les styles musicaux proliféraient, au point que chaque groupe et groupement de groupes suffisaient à créer un nouveau nom de mouvement. C'était sans fin, et pourtant le tout début de la période infernale qui allait suivre... C'était le début de l'époque où l'on devait être les premiers d'un mouvement pour devenir « culte » (j'ai toujours haï ces termes insupportables se référant à la noblesse, au clergé, à la religion carrément, pour qualifier un trublion connu du rock, le pape du, le king, le prince de, tel un Jésus décadent, bla-bla-bla). Les Majors étaient devenues des machines à construire des produits formatés, et sournoisement, elles engraisaient des artistes, et interdisaient d'autres musiciens en leur faisant signer des contrats, les contraignant à se taire à cause de clauses d'exclusivité abusives (pour ensuite les virer comme de

la nourriture périmée à l'apparition des diaboliques machines à graver des CD, puis l'affamé système du peer to peer).

J'avais, parmi mes centaines de cassettes « pirates » des styles aussi différents que du Rockab, du punk, du hard rock, du ska, du rock steady, de la pop, du rock « variété » tels les Noir Désir. Car ce n'était que ça, à cette époque-là. « Les sombres héros » avaient connu un succès énorme qui classait et embourbait Cantat et sa bande dans la case des gros nazes commerciaux. J'y reviendrai plus tard, mais il ne s'agissait que d'une vue de l'esprit d'un petit con typique.

Secrètement, j'attendais les Noir Désir avec impatience. Les concerts nuls se succédaient et la salle se remplissait au fur et à mesure, jusqu'à être pleine à ras bord. Ça sentait la cigarette, le joint et le mauvais esprit. Mais Noir Désir, c'était aussi le groupe qui ramenait de la « meuf ». Cantat était un vrai beau gosse. C'était LE rocker sexy de la scène rock française. Les filles s'amas-saient dans la salle pour mon plus grand bonheur, offer-tes comme des calissons aux touristes de passage. Je n'étais pas jaloux du chanteur, j'étais plutôt content qu'il puisse permettre de féminiser un concert à la programmation alternative. Ça rendait les fins de soirées plus « tripantes ».

Je n'avais pas « flashé » sur leur premier album qui, pour moi, punk lycéen à la con, tirait une casserole terri-ble et inacceptable : « Aux sombres héros de l'amer ». Nico m'avait bien fait écouter l'album en entier, mais

j'étais plus excité par les Béro (J'ai rencontré le chanteur François, cette année-là, à... une cabine téléphonique, lisant un bouquin sur le Vietnam à la collection PUF, lalalala... Il était devenu leader des Molodoï et leurs fameux morceaux phare « Skalopard » et surtout le très pop et très écrit « Âme errante ». J'étais comme une groupie émoustillée, prêt à lui en rouler un, de patin, et une, de pelle... Me reprenant je lui dis simplement : « Vous êtes François ? Bravo pour le dernier album des Molodoï » (quel naze, j'aurais pu finir choriste en jupe plissée pour lui).

Ce qui me rendait tellement impatient de voir Noir Désir, c'était en fait un morceau de leur album sorti l'année précédente, *Du ciment sous les plaines*. Ce morceau s'appelait : « Tu m'donnes le Mal ». J'avais eu à l'écouter frénétiquement parce que la fille avec qui j'étais sorti cette année-là, m'avait laissé tomber pour un bouffon qui s'appelait Léo (diminutif de Léonard s'il en est), un hardos avec des chemises à carreaux qui sortaient de son jean délavé, des bottes de motards à bouts ronds et un patch AC/DC avec une tête de mort et un casque de Harley dessus, sur son tee-shirt noir.

Lorsque Noir Désir, et surtout le beau Cantat, déboulèrent sur la scène, un grondement grandit dans la salle... La foule faisait son cri de désir, de plaisir, toute émoustillée par le sémillant chanteur-musicien-poète. Je n'ai que ce souvenir de la foule. Ça m'a toujours dérangé, ce comportement collectif, une sorte de réminiscence de grandes messes.

Il n'y a pas à dire, le grand spectacle venait de commencer. Le leader braillait, chantait précis, jouait et se donnait à fond. Rien à dire. Les yeux écarquillés de la foule sur un pur moment de vraie scène rock. Bertrand Cantat, épaulé par le groupe, semblait se donner jusqu'à la mort, sans demi-mesure avec une force gigantesque. Ce grand sportif vivait chaque concert comme une grande finale.

Je voyais bien que cet homme se donnait à fond. Je voyais qu'il en donnait pour le prix qu'on avait payé... J'en oubliais les filles.

Cantat parla de cette relation entre le groupe et son public lors des concerts, dans une interview donnée aux Inrockuptibles, en mars 1991 :

« Mais je pense sincèrement que cette séduction, joue dans les deux sens. Le public nous séduit lui aussi. L'idée de partage, de complicité, est essentielle à nos yeux. Il y a un fond commun entre eux et nous, une idée de base qui nous réunit, des idéaux que nous partageons, ces messages que je saupoudre sur nos chansons. Ne parlons pas de communion, car l'idée est sans doute un peu excessive, mais il existe une complicité évidente. Et avec notre véritable public, cette relation n'est pas un phénomène de surface. »

En rentrant chez moi, essoufflé, bourré, empestant les Gitanes brunes, j'étais sentimentalement bredouille, mais content d'avoir participé à un moment de transe sincère. Nico et moi en avons parlé pas mal de ça par la suite, puis Noir Désir était tombé dans nos oubliettes,

rejaillissant ponctuellement lors des sorties toujours très médiatiques de nouveaux albums. Ce groupe, c'était bien, très bien, mais pas aussi bien que tant d'autres artistes. Nous avons toujours gardé une distance nécessaire avec Cantat...

Ce jour-là, j'avais croisé le chemin d'un groupe finalement majeur, englouti dans une foule idiote... J'avais tout de même eu une pensée négative pour Cantat : « Il a un look trop pourrave et il est pas si beau ce mec. » Il fallait que ce soit dit... Une réflexion critique essentielle...